



N°194



1° lecture du prophète Amos (Am 6, 1a.4-7)

Ainsi parle le Seigneur de l'univers : Malheur à ceux qui vivent bien tranquilles dans Sion, et à ceux qui se croient en sécurité sur la montagne de Samarie. Couchés sur des lits d'ivoire, vautreés sur leurs divans, ils mangent les agneaux du troupeau, les veaux les plus tendres de l'étable ; ils improvisent au son de la harpe, ils inventent, comme David, des instruments de musique ; ils boivent le vin à même les amphores, ils se frottent avec des parfums de luxe, mais ils ne se tourmentent guère du désastre d'Israël ! C'est pourquoi maintenant ils vont être déportés, ils seront les premiers des déportés ; et la bande des vautreés n'existera plus.

Nous retrouvons le prophète Amos, ce berger judéen qui reçut mission de se rendre dans le Royaume du Nord pour y remuer les consciences et rappeler les exigences morales de l'Alliance. Après sa critique des commerçants (cf. dimanche dernier), il dénonce maintenant l'inconscience des grands et des riches qui ne cherchent que jouissances, sans mesurer la gravité de la situation.

Bâtie sur une colline isolée, entourée de murailles et d'une enceinte intérieure à casemates (dont il reste des vestiges), ayant su enclorre dans ses murs des hectares de terres cultivables pour pouvoir résister aux sièges, Samarie se considérait comme imprenable ; elle résistera en effet, pendant trois ans à l'assaut des armées assyriennes (723-721 av. J.-C.).

Au surplus, lorsqu'Amos proclame son message, la paix règne : la puissance assyrienne est en sommeil. La prospérité est incomparable. Chefs militaires et grands de ce monde peuvent vivre en sécurité. Cette quiétude a même gagné Jérusalem, la capitale du Royaume du Sud. Le prophète dénonce cette sécurité fallacieuse. Car pour lui, la raison est simple : selon la pensée religieuse de l'époque, la conduite scandaleuse des grands et des riches les mène à un impitoyable châtement.

Avec verve et ironie, écrit Monique Piettre, le prophète décrit des banquets où se déploient luxe et ripailles.

Lors des repas, l'israélite de ce temps, ne s'allongeaient pour manger (cela viendra plus tard lors de la période hellénistique). C'est une fois le repas terminé que l'on s'étendait sur des divans ou que l'on se prélassait dans des lits « d'ivoire ». C'étaient des lits de bois d'ébène incrustés d'ivoire (on jouait sur les contrastes). Les fouilles de Ras-Shamra (Ougarit) ont mis à jour en 1952, un lit de repos de ce genre et datant de cette époque. Les fouilles de Samarie ont permis d'exhumer du sol (la ville ayant été détruite par les assyriens) des plaquettes d'ivoire.

Les mots qu'emploie le prophète ont cependant une résonance particulière : ils sont empruntés à la liturgie des banquets sacrificiels. Il est possible qu'Amos évoque ici des banquets sacrés où les grands de Samarie ont introduit des abus. Il dénoncerait alors une mascarade de piété, des gestes quasi-sacrilèges. (Il l'a déjà fait dire à Yahvé au chapitre précédent en 5,21-24).

Amos termine ce passage en répétant son message : *Ils vont être déportés, et seront parmi les premiers déportés.* Bientôt la puissance assyrienne se réveillera, Samarie tombera, et le Royaume du Nord, celui d'Israël, disparaîtra à jamais ! De longs convois de Galiléens et de Samaritains seront amenés à Ninive et des habitants de Babylone seront déportés en Samarie pour les remplacer !

Evangile selon saint Luc (Lc 16, 19-31)

Jésus disait aux pharisiens : « Il y avait un homme riche, vêtu de pourpre et de lin fin, qui faisait chaque jour des festins somptueux. Devant son portail gisait un pauvre nommé Lazare, qui était couvert d'ulcères. Il aurait bien voulu se rassasier de ce qui tombait de la table du riche ; mais les chiens, eux, venaient lécher ses ulcères. Or le pauvre mourut, et les anges l'emportèrent auprès d'Abraham. Le riche mourut aussi, et on l'enterra. Au séjour des morts, il était en proie à la torture ; levant les yeux, il vit Abraham de loin et Lazare tout près de lui. Alors il cria : 'Père Abraham, prends pitié de moi et envoie Lazare tremper le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, car je souffre terriblement dans cette fournaise. – Mon enfant, répondit Abraham, rappelle-toi : tu as reçu le bonheur pendant ta vie, et Lazare, le malheur pendant la sienne. Maintenant, lui, il trouve ici la consolation, et toi, la souffrance. Et en plus de tout cela, un grand abîme a été établi entre vous et nous, pour que ceux qui voudraient passer vers vous ne le puissent pas, et que, de là-bas non plus, on ne traverse pas vers nous.' Le riche répliqua : 'Eh bien ! père, je te prie d'envoyer Lazare dans la maison de mon père. En effet, j'ai cinq frères : qu'il leur porte son témoignage, de peur qu'eux aussi ne viennent dans ce lieu de torture !' Abraham lui dit : 'Ils ont Moïse et les Prophètes : qu'ils les écoutent ! – Non, père Abraham, dit-il, mais si quelqu'un de chez les morts vient les trouver, ils se convertiront.' Abraham répondit : 'S'ils n'écoutent pas Moïse ni les Prophètes, quelqu'un pourra bien ressusciter d'entre les morts : ils ne seront pas convaincus.' »

En Lc 6,24, le rédacteur faisait dire à Jésus cette parole qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans les évangiles : *Malheur à vous les riches, car vous recevrez votre consolation.* Voici ici son illustration, à travers la parabole du riche et du pauvre Lazare, écrivent les P. Benoît et Boismard.

Disons tout de suite que Jésus ne condamne pas les riches, mais qu'il a voulu les mettre en garde contre une mauvaise utilisation de leurs biens, car elles restent une menace ! Dans cette parabole et son contexte, c'est le fait de ne pas partager ses biens aux pauvres qui est condamné.

Deux thèmes importants sont à relever au niveau de la pensée de l'Eglise à l'époque de Lc : il s'agit d'une part, du destin de l'être humain après sa mort, et d'autre part, du thème qui sera repris sur le chemin d'Emmaüs : Moïse et les prophètes sont là pour éclairer les hommes.

Lc développe aussi une conviction de l'Eglise primitive : comme la parole de Dieu contient tous les éléments pour conduire à la foi, elle contient aussi la volonté de Dieu, en particulier en ce qui concerne les pauvres. En effet, le souci des pauvres est écrit dans la Loi de Moïse, et les prophètes ont largement répercuté ce message : Isaïe demande de partager avec l'affamé et d'accueillir les malheureux, Amos a condamné le luxe et la vie fastueuse des gens de Samarie.

Il semble que la dernière phrase (*S'ils n'écoutent pas Moïse ni les Prophètes, quelqu'un pourra bien ressusciter d'entre les morts : ils ne seront pas convaincus.*) soit une allusion de l'évangéliste à la réaction des juifs face à la résurrection de Jésus : ils n'y ont pas cru, à l'exception d'un petit nombre, embryon de l'Eglise à venir !

Voici une belle et triste histoire, imaginaire comme le laisse entendre le début : « Il y avait un homme », est une formule équivalente à « il était une fois ... » ! A l'image de l'histoire du Bon Samaritain, celle-ci invite à la bonne action. Cependant, ajoute F. Bovon, certains sont choqués ou intrigués par divers éléments : la dureté d'Abraham est-elle compatible avec la miséricorde chrétienne ? La description de l'au-delà doit-elle être prise pour norme ? Y a-t-il allusion à la résurrection de Jésus dans la dernière phrase ? Pourquoi le pauvre porte-t-il un nom et pas le riche ? N'avons-nous pas ici une histoire bien connue du monde égyptien, juif et grec ? Cette histoire, inhabituelle, est-elle de Jésus ou un ajout de l'évangéliste ? Le récit dessine d'abord la configuration des sorts inversés et martèle les décisions inexorables. Parlant des morts, il s'adresse à des vivants, qui ont encore le temps de se convertir. L'analyse du vocabulaire, du style et de l'intrigue, nous font dire que ce passage ne vient pas de Lc. Certes, il a mis ici ou là sa touche personnelle, mais le texte vient d'ailleurs, de ce l'on appelle « le bien propre » (une source inconnue).

Lc destine son texte aux gens aisés qui entrent dans la communauté et qui risquent de négliger les pauvres comme ils le faisaient 'avant'.

Il est fort probable que l'auteur du « bien propre » ait donné une forme littéraire à une sorte de conte oral. Car on retrouve des contes semblables dans les cultures environnantes de l'Orient ancien !

Le narrateur primitif a construit son récit en s'appuyant sur des matériaux traditionnels divers que l'on rencontre en Egypte, en Grèce et surtout en Palestine, écrit François Bovon. Ces textes parlent du sort inversé du riche et du pauvre dans l'au-delà, mais aussi de divers trépas, de la géographie du séjour des morts et d'une possibilité de dialogue entre les vivants et les défunts. Le récit que Lc rapporte ici est une réinterprétation de ces matériaux divers dont le sens primitif a été modifié.

Un conte égyptien du IV^e s. av. J-C., parle d'un père, Satmi, et de son fils, Sénorisis, qui assistent, dans la montagne, aux funérailles solennelles d'un riche et à l'enterrement misérable d'un pauvre. Projetant dans l'au-delà la qualité de la cérémonie, le père souhaite partager le sort du riche dans le séjour des morts, tandis que son fils lui souhaite le sort du pauvre. Pour convaincre son père, Sénorisis emmène Satmi dans l'Amendit, le séjour des morts des Egyptiens. Ils y constatent le renversement des destins, suite à la pesée divine des âmes (qui est la conception égyptienne correspondant au Jugement de la tradition juive). Celui qui y revêtu de lin fin, c'est le pauvre qui a reçu en compensation le trousseau funéraire du riche, et c'est lui qui a le privilège de se tenir près d'Osiris. Quant au riche, il est cruellement châtié : le pivot de la porte d'Amentit, qui ne cesse de s'ouvrir et de se refermer, lui est planté dans l'œil droit.

Il existe divers récits analogues dans la littérature juive. Le parallèle le plus ancien est celui du fils du riche Ma'yan (Talmud de Jérusalem). Deux hommes meurent en même temps. Un juif pieux qui est enseveli dans la solitude et le dénuement, et le fils d'un riche péager nommé Ma'yan, dont les funérailles imposantes sont suivies par toute la ville. L'ami du juif pieux se lamente devant une telle injustice. Deux songes successifs le calment.

Le premier lui explique qu'aux yeux des hommes, il a suffi d'une bonne œuvre au fils de Ma'yan (avoir offert à des pauvres la nourriture destinée à des invités qui n'étaient pas venus) pour avoir de tels honneurs funèbres, et d'une mauvaise œuvre au Juif pieux (avoir mis une fois les phylactères de la tête avant ceux des bras) pour expliquer son enterrement minable. Le second songe lui révèle le séjour des morts : le juif pieux y repose dans un jardin au bord d'une source, tandis que près d'une rivière le fils du riche, assoiffé, tire désespérément la langue pour parvenir à se désaltérer.

Il y a aussi maints récits de sages de la Grèce antique qui reprennent ce thème du sort inversé !

L'évocation de l'au-delà, à l'époque du Nouveau Testament, est imaginé par tous les peuples autour de la Méditerranée de façon assez semblable, seuls différaient des détails de représentation. Le Judaïsme voyait lui-même ses conceptions évoluer, non sans tensions : il attendait le jugement dernier et la résurrection des morts, et acceptait par là de croire en un « séjour des morts ». La conception du Shéol s'était donc transformée : Celui-ci était à l'origine un lieu « neutre » - sans souffrance et sans joie - où l'être humain menait une sorte de vie léthargique, sans lumière et sans fin. Il est maintenant considéré comme un lieu de « séjour » (de passage donc) confortable ou pas selon la moralité de la vie ici-bas. Ce « séjour » est le lieu d'attente de la résurrection finale pour une vie éternelle auprès de Dieu ou dans la Mort !

La littérature apocalyptique juive nous informe beaucoup à ce sujet, et certaines apocalypses « chrétiennes » (l'Apocalypse de Pierre, comme celle de Paul, non reconnues comme inspirées) leur emboîtent le pas. Cependant, la 1^o lettre de Pierre, contemporaine de l'évangile de Lc, comporte un verset qui rejoint la conception générale de l'époque : 1^o P 3,19 : « *il [le Christ] est allé prêcher même aux esprits en prison* ». (*prison* = séjour des morts). Certains y ont vu un appel au salut, d'autres se bornent à y lire un passage rapide (c'est ce qui est exprimé dans le Credo (Il est descendu aux enfers), d'autres une annonce de la victoire sur les puissances infernales.

Dans le judaïsme, la géographie d'outre-tombe peut varier d'un écrit à l'autre, d'un groupe religieux à un autre, peut-être d'un croyant à l'autre, mais une même attente emplit les consciences : la résurrection finale tirera les défunts de ces lieux (l'enfer, les enfers, au sens primitif de « lieu (x) inférieur(s). Rien à voir avec les enfers, concept emprunté, au moyen âge, aux croyances égyptiennes !). Dans l'attente de la résurrection, le livre juif d'Hénoch (énok) divise le séjour des morts (l'ancien Shéol) en quatre fosses profondes, larges et molles ; les trois premières sont obscures et destinées aux pécheurs, la quatrième, ornée d'une source lumineuse, est réservée aux justes.

(François Bovon, spécialiste de Luc)

Homélie pour le 26° dimanche du t. o. (le 29, 9h : Boutenac)

Voilà une drôle d'histoire, bien racontée par Luc : Un riche d'un côté, un pauvre de l'autre. Un riche sans nom et un pauvre qui en a un, et par n'importe lequel : Lazare, qui signifie « celui-que-Dieu-a-secouru ». Le riche était luxueusement vêtu (de pourpre et de lin fin) : corps enveloppé, hors d'atteinte et bien paré. Lazare, lui, était couvert... couvert d'ulcères. Le riche festoyait, regorgeait de biens, rien ne lui manquait, contrairement au pauvre, tenaillé par la faim !

Tout éloigne ces deux personnages, aucune relation n'est possible. Car aveuglé par sa suffisance, le riche ne voit pas Lazare. Pourtant la communication pourrait se faire puisqu'il y a entre eux un accès possible : une porte, plus, un portail par où malheureusement rien ne passe du riche au pauvre, pas même ce qui tombait de sa table. Proches dans l'espace, (l'un est à table, l'autre à la porte,) aucune relation !

Mais un évènement se produit, qui les rapproche tous deux : la mort ! Se retrouvent-ils alors ensemble ? Non ! Lazare entre dans une société de haute communication, (les anges, ne sont-ils pas les spécialistes de la communication dans la Bible ?) tandis que le riche, lui, reste dans un monde fermé, en vase clos, celui qu'il avait déjà choisi sur terre en se fermant à toute relation. Son monde, c'est le lieu des enfermés, ce sont les enfers !

Or, quelque chose se produit pour lui : il se met à voir. Il voit Lazare. La mort lui a ouvert les yeux sur celui qui était proche de lui sur terre, à sa porte, et qu'il avait ignoré. Cependant s'il voit Lazare, celui-ci est à présent loin de lui : il est dans le sein d'Abraham et un abîme les sépare. Un abîme qui met en lumière les contrastes. Le rassasiement du riche a envahi le pauvre et la détresse du pauvre a envahi le riche.

Pourtant celui-ci inaugure un dialogue avec Abraham : qu'il envoie Lazare, celui « que-Dieu-a-secouru » pour qu'un contact s'établisse, plus que celui des yeux, plus que celui de la parole,... celui du toucher ! Que Lazare trempe son doigt dans l'eau pour venir lui toucher et rafraîchir la langue. La langue : Sur terre, c'étaient celles des chiens qui léchaient les ulcères de Lazare, maintenant, ce sont des langues de feu qui lèchent le riche et qui le font souffrir.

Le récit met en relief le retournement de situation. Mais quelque chose est resté : la non-communication est à présent scellée par un grand abîme. Alors que sur terre, le portail pouvait encore être franchi, le voici changé pour toujours en abîme infranchissable ! Cela nous révèle que ce qui manquait à Lazare, n'était pas tant la nourriture (quelques miettes de la table du riche) qu'un simple contact humain (quelques miettes d'amour). Un simple bonjour, un simple regard aurait suffi !

Quant au riche, il découvre à présent la valeur vitale de la relation. Il découvre que la vraie soif humaine, c'est celle de la communication qui, précisément, n'existe plus dans le monde d'en Bas. La mort est donc un révélateur. Parce qu'elle est rupture, éloignement, séparation, elle met en relief la nécessité vitale de communiquer sur terre.

Notre vie terrestre est celle du temps. Du temps pour créer des relations, du temps pour apprendre à tisser des liens. Car ces liens, parce qu'ils sont vrais, nous mettent déjà en communion avec le sein d'Abraham, avec la vraie vie. Et lorsque la mort survient, si des fils sont cassés, ceux de l'amour vrai demeurent. C'est par eux que nous sommes tirés vers le Haut, c'est grâce à eux que nous ne sombrons pas dans la Mort.

Or, ces liens d'amour vrai, ces liens de relations authentiques, se basent, étrangement sur notre pauvreté de cœur. Car notre pauvreté nous renvoie aux autres, nous fait désirer entrer en relation avec eux. Notre pauvreté est le portail de toute vie relationnelle. Cette parabole, ou plutôt ce conte, nous invite à prendre conscience de la nécessité de créer des liens humains. Ce conte/parabole nous invite à ouvrir notre cœur, comme nos mains vers nos proches. Il nous invite aussi à creuser notre pauvreté, car c'est par elle, par elle seulement, qu'à notre dernier jour, comme pour Lazare, Dieu viendra à notre secours !